

10 OCTOBRE 1963

16 OCTOBRE 1963

BILAN D'UNE BIENNALE...

LES travaux d'équipe sont les vedettes de la III^e Biennale de Paris dont Michel Troche a rendu compte ici la semaine dernière. Dans la presse, comme dans le palmarès longuement élaboré par le jury (voir en page 13), ils ont la place d'honneur. L'ont-ils méritée? Le fait de poser la question révèle un doute dans notre esprit. Après les premières expériences si intéressantes présentées il y a deux ans, le public pouvait espérer davantage que les exercices qui nous sont proposés aujourd'hui. Pire, décevants, ils compromettent l'avenir de cette expérience qui aurait dû donner un caractère original à la Biennale parisienne. Raymond Cogniat l'avait compris, mais les réalisations n'ont pas été à la mesure de son ambition.

Car, que voyons-nous?

L'Abattoir constitue, non pas un mémorial, un monument conçu pour témoigner aux yeux des générations futures, mais un manifeste éphémère, un pamphlet qui a pu faire vibrer un instant la Biennale et qui sera hâtivement démantelé, sans espoir de résurrection, dès la fin du mois... Hélas!

Le labyrinthe du Groupe de recherche d'art visuel réunit des travaux de laboratoires qui, depuis près d'un demi-siècle, auraient dû nous valoir des fruits moins aigres que ces attractions pour Luna-Park.

Quant au Laboratoire des Arts, le spectacle qu'il a mis au point est attrayant, mais il fait appel à des procédés industriels un peu vulgaires. Sa seule originalité réside dans la diversité des techniques mises en œuvre, mais il ne comporte aucune trouvaille dans chacun de ses domaines.

Attraction de cette III^e Biennale de Paris, que deviendra-t-il? Qu'en faire? Où le placer puisqu'en sa forme actuelle il ne sert à rien sinon à distraire un instant, puisque l'unité fragmentaire qu'il constitue nous permet difficilement de concevoir ce que pourrait être le « Laboratoire des Arts ».

En attendant, je suggère qu'on l'installe dans une des salles d'attente de l'aérogare d'Orly; grâce à lui, le temps s'écoulera plus agréablement pour les voyageurs en transit.

Il faut féliciter le jury (et probablement en particulier l'architecte Guillaume Gillet) d'avoir remarqué la maquette d'un « Endroit propre à la méditation » conçue par un groupe de jeunes Britanniques. Le résultat est d'une belle tenue, réalisable et comporte des innovations, le graveur, par exemple, intervenant pour donner une structure à l'ensemble vu d'avion, les jeux de lumière étant soigneusement calculés (à l'aide du photographe sans doute) selon la rotation du soleil pour provoquer un renouvellement constant de ce promenoir semé de colonnes inégales.

La critique de fond à formuler est que le travail d'équipe devient un but en soi, une gageure à tenir, alors qu'il ne devrait être qu'un moyen mis au service d'un idéal humain.

Les difficultés que soulève la collaboration à part égale entre architecte, sculpteur, peintre, et éventuellement les représentants d'autres disciplines (musiciens, électroniciens, etc.), sont telles que le souci de conciliation fait souvent perdre de vue le but véritable de l'entreprise. On l'a bien vu lors du débat organisé mercredi dernier dans l'auditorium de la Biennale.

Après le panorama du problème présenté par Michel Ragon, le public a pu assister à un brillant échange de propos assez acerbes, malgré l'amitié forgée dans le travail commun, entre le sculpteur Stahly et l'architecte Guillaume Gillet.

Un autre aspect matériel polarise l'attention: l'importance des capitaux indispensables pour réaliser les grandioses conceptions suppose l'intervention de l'Etat, des municipalités ou d'un mécénat industriel.

Or, les administrateurs, qu'ils soient fonctionnaires, élus ou hommes d'affaires, disposent des droits que leur confèrent leurs fonctions ou leur argent, sans avoir toujours les compétences et le goût suffisant en matière d'art.

Dans cette aventure sociale où peut se lancer un artiste découragé par les possibilités limitées d'une expression trop individuelle, il va être l'objet de pressions de toutes parts.

C'est ce qu'a montré Georges Patrix, esthéticien industriel. Méprisé par ses anciens camarades artistes, il doit défendre sa conception de l'art devant le patronat. Et parce qu'il aura créé un cadre de travail plus agréable dont bénéficiera la productivité, ses intentions peuvent être l'objet de critiques et d'interprétations diverses.

Pourtant, Georges Patrix a raison lorsqu'il pousse un cri d'alarme devant la laideur qui envahit notre monde. Il faut tout faire pour que l'univers qui se construit soit digne de l'homme et que la France ne soit plus un pays esthétiquement sous-développé.

Tout le monde fut d'accord et surtout Schoffer dont les théories, pour complexes et utopiques qu'elles soient, ne constituent pas moins un tout cohérent.

Il revint à Michel Troche de montrer que les conceptions de Georges Patrix, pour judicieuses qu'elles soient, n'en demeurent pas moins d'une portée limitée, parce qu'elles s'accroissent de la situation et qu'elles prendraient une autre force si elles étaient placées dans leur véritable perspective esthétique mais aussi sociale, politique et économique.

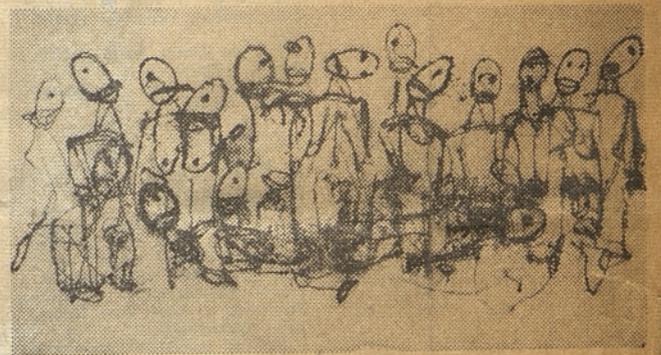
Le mot de la fin fut prononcé par un jeune artiste étranger à qui tout le monde coupa la parole. Il dit: « Il nous manque la foi, celle qui éleva les cathédrales. »

C'est vrai, ces travaux d'équipes pour la plupart nous amusent sans nous convaincre, parce qu'ils ne sont pas animés par une foi commune dans un idéal autre que l'art ou du moins parce que les convictions de ces groupes ne trouvent pas une forme qui les expriment totalement et dans un style à la fois sensible au public et esthétiquement valable, parce qu'elles ne parviennent

à éviter un certain égotisme ni un symbolisme simpliste. Car dans ce domaine où l'on cherche des applications humaines, l'art n'est plus qu'un moyen. L'art pur, l'art en soi se réfugie dans le fond des salles ou l'accrochage l'a relégué et sa qualité, malgré d'excellents envois, ne lui permet pas de percer l'ombre que jettent sur lui les grandes machineries qui sont les vedettes de la Biennale.

P.S. — Ce premier débat n'ayant pas permis à toutes les équipes qui ont participé à la Biennale d'exposer leurs conceptions et de défendre leur point de vue, un second débat aura lieu dans l'auditorium de la Biennale le vendredi 19 octobre à 21 heures.

Georges BOUDAILLE.



G. SLOTYKAMIEN. — « L'ABATTOIR », détail

INDIVIDUALISME ET TRAVAIL D'ÉQUIPE